

ROMAN

# ÂMES ÉGALES

Jérôme Fleury

ReadMyBook

*« Rien n'est plus lent que la véritable naissance d'un homme. »*

Marguerite Yourcenar

*« Naître c'est faire naufrage sur une île. »*

James Matthew Barrie

*« C'est une sagesse un peu folle qui a surgi de notre terre, comme les  
plantes qu'elle recèle, et qui fait que tout ce qu'on impose par la force ou par  
la ruse, est destiné à disparaître, tôt ou tard ! »*

Emilson Daniel Andriamalala

On dit qu'un marin négociant voyageant d'île en île pour ses affaires aurait été amené à en découvrir une, couverte d'arbres fruitiers, inhabitée pourtant. Le voyageur s'y serait assoupi, repu. Mais à son réveil, son équipage et son bateau avaient disparu. Abandonné, naufragé, il perdit évidemment tout espoir. Sans plus rien chercher, malgré tout, il fut intrigué par un dôme blanc et s'en approcha. Lorsque le ciel s'obscurcit sous le puissant battement d'ailes d'un oiseau de taille colossale qui venait pour le couvrir, il comprit qu'il s'agissait d'un œuf gigantesque. On appelait cet oiseau géant, l'oiseau « Roc ». Le naufragé, n'ayant plus rien à perdre, s'attacha à la patte du géant. Il fut ainsi bientôt déposé dans une vallée profonde où, après de nouvelles péripéties, il découvrit un parterre de diamants de taille exceptionnelle. Bien qu'il eût une nouvelle fois imaginé devoir y finir ses jours, d'autres péripéties lui permirent de s'en échapper, non sans avoir empli sa besace de pierres précieuses.

Ce conte fabuleux, aux pierres non moins providentielles que cet oiseau « Roc », est le deuxième voyage de Sindbad relaté par Schéhérazade lors de quelques-unes des mille et une nuits merveilleuses dont nous avons toutes et tous entendu parler. Pour certains exégètes, l'île en question serait Madagascar. Bien sûr, ce résumé fait l'impasse sur nombre de détails, croustillants à souhait

pour tout chercheur en rêves. Il reste que la pierre y est, comme si souvent, la solution du problème.

La pierre détiendrait-elle un secret sur nous-mêmes ? Qu'y a-t-il de si intime entre la pierre, précieuse ou non, et la nuit des temps humains, qui résonne à ce point ?

En effet, qui n'a pas un jour ou l'autre été attiré par une pierre, qu'elle fût réellement précieuse ou qu'elle le fût moins, voire par un simple caillou ? Le sentir, le toucher, entendre la note qu'il chante (c'est l'expression des tailleurs de pierre) lorsqu'on le frappe, le voir ou même le goûter ? Avoir un cœur de pierre, c'est n'avoir pas d'âme, mais chercher au cœur de la pierre est une constante de l'âme humaine. Savez-vous que nous lui devons non seulement le feu produit par l'étincelle des silex que l'on entrechoque, mais aussi l'écriture ? Eh oui !

Cela nous viendrait des éleveurs nomades qui, avant le départ d'un troupeau, disposaient autant de cailloux dans un vase qu'il y avait de têtes de bétail afin qu'il arrive intact à destination. Ainsi, ils pouvaient vérifier si le nombre y était à l'arrivée. Prémices de chiffage, mais aussi des nombres et des calculs... Au fait, que signifie « calcul » ? Cela en a fait souffrir plus d'un, au sens propre comme au figuré ! Mais au départ du troupeau, ce n'était ni plus ni moins qu'un caillou. Quel rapport avec l'écriture ?

C'est que les lettres anciennes étaient avant tout des chiffres, des nombres. Du caillou au comptage, puis du nombre au message, ne parle-t-on pas encore de la valeur numérique d'un nom ? Allez ! Ne me dites pas que vous ne vous êtes jamais amusé à chercher à quel nombre correspond votre prénom ! Eh oui,

cela résonne très loin, de la lettre au nombre, et du nombre à la pierre... C'est à elle que nous devons l'écriture, jusqu'à ces monumentaux livres de pierre que sont les temples et les cathédrales, et au-delà ces monuments de la littérature et autres vaisseaux qui naviguent sur le temps.

Un message au-delà du temps, oui, c'est bien cela que nous délivre la pierre. Mais nous sommes loin de l'avoir déchiffré ! Permettez-moi, maintenant, de vous dévoiler cette histoire que je n'aurais pas été autorisé à raconter si je n'y avais pas été mêlé. Je suis sûr que vous m'y reconnaîtrez, et aussi que vous comprendrez, avec indulgence, le fait que je la relate avec mes mots à moi.

Bien entendu, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé est fortuite...

La fortuité, tiens : voilà une chose dont il faudrait que je vous parle aussi ! La fortuité, ce faux hasard qui conduit le chercheur infatigable à découvrir bien plus qu'il n'espérait, de manière parfaitement impromptue. Elle est si bien décrite par l'image « chercher une aiguille dans une botte de foin, et en ressortir avec la fille du fermier ». La fortuité ! L'aventure de Sindbad l'avait illustrée autrement, certes, mais c'était bien du même heureux faux hasard dont il était question.

Allez, assez bavardé : venons-en aux faits. Je dois juste prévenir que c'est un compte à rebours : il aboutit au commencement. Mais ce n'est pas un conte à l'envers pour autant. Jugez-en par vous-même.

Il nous faut tout d'abord revenir dans le nord de la France une veille de Toussaint...

Son œil laiteux lui donnait la chair de poule. C'était un de ces matins blancs où le soleil, aveugle, ne réchaufferait pas la dune de sitôt. D'un souffle ténu, il laisserait la brume blanchir les creux, givrer son duvet de roseaux, raidir son épiderme sableux. Des morceaux de nuages s'étaient allongés entre les crêtes qu'ils laisseraient émerger comme de hauts sommets. Quant aux vagues, toutes proches pourtant, elles se feraient si discrètes que l'on pourrait s'imaginer marcher au-dessus du ciel.

Tel un murmure sous ses pieds, le sable avait entonné le rythme de ses pas, musique sans âge dont il s'était plu à enchaîner la cadence. Battement feutré bientôt conjugué avec celui d'un autre musicien, invité furtif dans la partition : un lièvre étourdi détaillait pour disparaître sous la nuée.

Iary sentit alors sa poitrine se glacer comme la dune : du tréfonds de sa mémoire, la scène ravivait une légende très ancienne. De grands notables, d'une caste du Sud, avaient atteint les sommets les plus vertigineux. De là-haut, sur les cimes de leur grandeur, ils avaient pu contempler le ciel d'au-dessus, telle une mer de nuages, un infini manteau de brume, où ils s'étaient imaginés en train de nager. Alors ils avaient plongé, avaient disparu dans le brouillard et

plus jamais on ne les avait revus. Bien sûr, au premier degré, la vieille légende prêtait à la moquerie. Plonger dans le brouillard ne peut que faire tomber de haut. Mais toute légende détient des sens profonds qu'elle transmet à couvert.

C'était l'un d'entre eux, sans le moindre doute, que la fuite du lièvre avait dévoilé. Combien d'anciens, ou pas si anciens, s'étaient réellement plongés, les yeux fermés, dans le brouillard de l'existence, de mille manières, sans qu'on les revît jamais ? Sa présence aujourd'hui, c'était un peu à eux – leur courage et leur inconscience confondus – qu'il la devait. Il se doutait bien qu'il devait y avoir d'autres degrés encore, mais il se ravisa très vite en réalisant que son coéquipier n'était plus à portée de regard. Celui-ci n'avait disparu dans aucun brouillard, excepté celui de ce petit matin de novembre, et rien ne l'autorisait à le faire attendre.

Arrivés un peu plus tôt, ils avaient pu prendre le temps de faire un crochet par le bord de mer. Alors il était venu marcher là, le temps que l'autre s'assoupisse dans la fourgonnette.

Hâtant le pas, son regard fut encore distrait par un arbuste très différent des roseaux qui peuplaient la dune. Cet intérêt pour les plantes lui venait de l'enfance. Il avait longuement aidé sa grand-mère, les pieds dans l'eau, à cultiver la petite cressonnière dont elle avait laborieusement tiré de quoi les faire survivre, son frère et lui.

Son nom lui-même était celui d'une plante. Le iary est un arbuste des hauts plateaux de l'île rouge faisant fuir les insectes, mais surtout, dont l'huile essentielle aurait, dit-on, la vertu de redonner une certaine vitalité, au corps comme à l'esprit. L'île rouge ! La grande île, terre brûlée, de pierre et de

sang... Était-ce de la cressonnière ou de son nom qu'il tenait cette attirance pour les plantes ?

Malgré tout, cet entrelacs de tiges dressant une quantité de petits fruits pointus l'intriguait, quand une voix perçante le fit tressaillir :

« Tu peux en goûter, c'est de la tétine de souris ! »

La surprise et la proposition le firent sourire intérieurement, et il se tourna vers la voix. C'était celle d'une femme très âgée, certainement sortie de la brume. Ne sachant que répondre, il se contenta de dire :

« Pardon ? »

La vieille femme insista :

« De la tétine de souris ! C'est plein de vitamines. Autrefois, on l'utilisait contre le scorbut, mais tout le monde l'a oublié. »

Alors Iary s'exécuta respectueusement, cueillit un petit fruit et le croqua. Son amertume le fit grimacer de telle manière qu'il provoqua l'éclat de rire de la vieille femme. Il eut la sensation de s'être fait berner.

« Pas de panique, mon garçon, pas de panique. Ça ne va pas t'empoisonner, au contraire, c'est très bon pour la santé ! », dit-elle avant de poursuivre son chemin dans la brume en ricanant. Agacé, Iary hâta définitivement le pas vers le Trafic.



« Dis-moi, on n'a rien à boire dans la fourgonnette, parce que je viens de croquer de la tétine de souris...

– Ah oui ? Monsieur a soif parce qu'il vient de croquer de la tétine de souris ! Eh bien, je comprends pourquoi tu es en retard !

– Mais non ! Ce n'est pas une blague...

– Oh je m'en doute !

– Arrête ! Je me suis fait avoir par une vieille qui m'a dit d'en croquer...

– Eh bien, voilà que ça s'arrange : une vieille te dit d'en croquer, et toi, qu'est-ce que tu fais ? Tu en croques ! Et elle ne se serait pas envolée sur un balai par hasard ? Après tout, c'est Halloween ce soir, je vois que tu ne perds pas de temps ! Regarde là, derrière le siège, il doit y avoir un fond de bouteille d'eau. »

Au fond de lui, Joseph aurait bien aimé le dérider un peu, mais il ne savait pas comment s'y prendre. *De la tétine de souris ! Elle m'a dit d'en croquer ! Que faudra-t-il encore que j'entende ce matin ?* D'un œil amusé, il continuait à plaisanter intérieurement.

Iary connaissait la maladresse de son coéquipier, mais sans la lui reprocher le moins du monde. Comment aurait-il pu lui en vouloir ? N'était-il pas sa chance, en quelque sorte ? Qui aurait pu espérer, après avoir débarqué dans cette aérogare immense, sans bagage et sans rien connaître du pays, après avoir passé une nuit sans sommeil et une journée interminable dans une salle d'attente, sans espoir, l'estomac tiraillé par la faim, dans la terreur d'un contrôle d'identité, entendre simplement : « *Manao ahoana !* »

Pourtant, ce chaleureux « bonjour ! » dans la langue de son île, auquel il avait bien tenté de répondre en marmonnant, mais sans que rien d'intelligible sorte de sa bouche, ne l'avait pas tout de suite rassuré. Du coin de l'œil, il avait vu les militaires s'approcher, arme au poing, et avait à nouveau entendu la même voix hausser le ton pour dire :

« Allez, pousse-moi ce chariot au lieu de regarder avec des yeux de merlan frit ! »

Alors, il n'avait plus hésité, même s'il ignorait encore ce que pouvait bien être un merlan frit.

C'est comme ça, tout simplement, qu'il était sorti de l'aérogare, poussant sur ce chariot deux lourdes valises. Les militaires avaient interpellé Joseph pour lui demander si tout allait bien. Il avait acquiescé en ajoutant quelques mots inaudibles pour le jeune homme, puis l'avait rapidement rejoint à l'extérieur, avant de le guider vers un Trafic, sa fourgonnette de livraison, sans demander son reste. C'est ainsi que Iary avait fait sa connaissance, devinant combien c'était une chance exceptionnelle.

Il l'avait interrogé sans attendre de réponse sur l'endroit où il comptait aller, sur la façon dont il était arrivé là, question à laquelle le jeune homme n'avait pas plus répondu. Il n'avait d'ailleurs pas réussi à le faire parler davantage sur aucun autre sujet. Alors Joseph l'avait emmené chez lui, il avait partagé avec lui son repas, l'avait invité à se doucher, lui avait prêté des vêtements propres, puis un matelas de mousse et une couverture. Iary avait mis pour la première fois les pieds dans une salle de bains, qui plus est avec de l'eau chaude au robinet. Il avait rarement connu les douches publiques, préférant la cressonnière où aucun robinet n'était nécessaire. Les vêtements de Joseph qui étaient bien trop larges pour lui avaient souligné sa maigreur. Rapidement, il s'était allongé et avait sombré dans un sommeil tellement agité que Joseph n'en avait pas lui-même fermé l'œil. Toute cette nuit-là, il s'était demandé s'il avait bien fait de recueillir ce garçon qui devait avoir à peine vingt ans et, surtout, qui semblait si égaré. Pourquoi l'avait-il fait, au juste ? Par bêtise, par soumission, par respect peut-être ? Ou encore *fiaranana*, comme on disait là-bas, ce lien si fort, quasi filial, qu'il y avait entre les enfants de la même terre, de la même île ? Tout ce qu'il savait, en effet, c'était qu'ils venaient tous deux du même endroit. Il ne s'était pas autorisé à penser davantage.

Joseph habitait alors un studio au bout d'un couloir pas toujours éclairé, car souvent, les ampoules finissaient leur vie chez un locataire ou un autre. Une gaine technique, dont la façade avait, elle aussi, très certainement trouvé un usage plus privatif, donnait à voir des tuyauteries à côté de sa porte d'entrée. Au quatrième étage d'un escalier qui avait été gris lorsque la peinture était moins usée, il avait son chez-lui, officiellement, même s'il n'avait jamais osé y inviter personne. Et il y avait, sans aucun doute, bien assez de place pour deux... Les

voisins n'avaient quant à eux fait aucun commentaire. Il leur avait simplement dit qu'il hébergerait son frère qui arrivait du pays, ce que tous pouvaient comprendre aisément.

Le studio était aménagé avec une simplicité toute spartiate. L'entrée donnait sur la salle de bains où se trouvaient aussi le sanitaire et la machine à laver, puis, tout au bout, sur la pièce à vivre de dix-sept mètres carrés. Une large fenêtre horizontale laissait entrevoir le cœur de la cité. On y reconnaissait d'ailleurs les mêmes fenêtres horizontales sur tous les immeubles, à tous les étages, même ceux des tours plus hautes en vis-à-vis, jusqu'au douzième. Les cages d'escalier inscrivaient un rythme lent et monotone aux barres qui leur opposaient une apathique horizontalité. De grands arbres tentaient de masquer les files de voitures stationnées, aussi bien que les aires de jeux pour les enfants, où plus aucune herbe n'osait pousser. Un peu plus loin, on devinait la couverture de l'autoroute qui séparait la cité du cimetière qu'il fallait contourner pour atteindre le centre commercial. Sans rideau, sans vis-à-vis proche non plus, c'était une de ces fenêtres qui supprimaient la différence entre intérieur et extérieur. Fenêtre sur les Grands Champs, du nom de ce lieu où l'on avait sans doute un jour cultivé la betterave, loin des Champs-Élysées, juste « les Grands Champs », quelque part en banlieue.

Dans la pièce, une petite cuisine elle aussi ouverte, adossée à la salle de bains, se prolongeait en équerre sous un petit comptoir où deux chaises hautes permettaient de s'attabler. Il n'y avait pas d'autre table haute, juste une petite table basse en mélaminé gris devant un canapé qui servait aussi de lit, puis une étagère en bois à six niveaux où s'entremêlaient papiers et vêtements à peu près

pliés, à côté d'un meuble à tiroirs noir sur lequel se trouvait, au milieu d'objets divers échoués là, un vieux téléviseur à antenne intérieure, car il ne possédait ni fibre ni parabole. Il n'y avait ni cadre, ni affiche, ni miroir accroché, juste un portemanteau, près de l'entrée.

Un an s'était écoulé. Iary était resté là, l'aidant de son mieux, sans rechigner à la tâche. Il ne savait presque rien de son hôte, sinon qu'il était son aîné d'une quinzaine d'années, qu'il travaillait à son compte en tant que livreur depuis son arrivée en France. Il ne savait pas combien d'années exactement, ni ce qu'il avait fait auparavant et ne lui connaissait ni femme, ni enfant, ni famille.

Parfois, Joseph disparaissait quelques jours en lui laissant la clé avec un peu d'espèces. C'est cela, uniquement, qui l'avait obligé à sortir seul, répondant sans affront aux interpellations parfois polies, parfois moins, de ceux qui le croisaient. À chaque fois, il en avait profité pour faire les courses et le ménage en guise de participation, car il ne reversait aucun loyer. Comment l'aurait-il fait ? Il n'avait aucun salaire. Son seul pécule était la monnaie des courses qu'il gardait. En se débrouillant bien, cela faisait même parfois une coquette somme, en regard de ce qu'il avait pu gagner auparavant. Elle rejoignait inmanquablement ce qu'il avait déjà mis de côté dans la pochette maintenue précieusement en bandoulière, sous son aisselle.

Il ne lui avait jamais rien demandé de plus, et se satisfaisait parfaitement de n'avoir rien à raconter.

Les choses s'étaient faites comme ça, sans que l'un ou l'autre l'eût décidé, apparemment. L'aide et la compagnie de Iary avaient notoirement augmenté l'efficacité des livraisons de Joseph. Mais il n'y avait là aucun calcul, juste une

sorte de fraternité que pourtant, ils le savaient l'un et l'autre, la loi aurait vivement condamnée. La question de la carte de séjour avait été cependant esquivée sans commentaire. Il n'était pas possible, évidemment, que les choses perdurent ainsi, tous deux le savaient. Alors, chaque jour passé leur paraissait comme un jour gagné. Gagné pour qui, gagné sur quoi ? Non : juste gagné, comme ça.

Ce matin-là, ils étaient partis trois heures avant l'aube : il leur fallait être de retour suffisamment tôt dans la capitale pour la tournée quotidienne. C'était d'ailleurs après la tournée de la veille, suivie du rechargement pour le lendemain, qu'ils étaient passés par l'aérogare, toujours la même un an après, un an déjà. Ils étaient à nouveau ressortis avec deux lourdes valises sur un chariot, les avaient chargées dans le Trafic, puis étaient rentrés juste pour dormir quelques heures avant de reprendre la route. Ces courses-là étaient des extras très rentables pour Joseph.

La fatigue accumulée, l'aérogare, le déracinement, le poids du non-dit, l'incertitude du lendemain, tout cela faisait tout de même une sorte de cocktail plutôt amer, dont le goût du petit fruit de la dune, dans le froid de ce matin blafard, n'était finalement qu'un témoin fort à propos. Iary se rappela que la vieille femme l'avait cependant assuré qu'il avait de précieuses vertus, un peu comme l'huile essentielle de l'arbuste dont il portait le nom, mais ça, elle ne devait pas le savoir. C'est ainsi qu'il se rassura tant bien que mal, et reprit en main le téléphone portable de Joseph sur lequel il pourrait s'assurer par GPS de la route à prendre.

L'avenue Allen Stoneham portait le nom d'un financier qui avait contribué à fonder cette villégiature à l'anglaise dont le caractère semblait intact. Elle s'incurvait profondément dans la forêt où, à bonne distance les unes des autres, de somptueuses demeures se tenaient fièrement, sans aucune clôture, ce qui avait l'avantage d'offrir la sensation d'un jardin sans limites.

Dans la fourgonnette, deux lourdes valises noires solidement verrouillées approchaient doucement de leur destination.

« Elles viennent de Madagascar, ces valises.

– C'est vrai, répondit Joseph dont le léger sourire au coin des yeux semblait en dire davantage.

– Et qu'est-ce qu'elles contiennent ?

– Je n'en sais rien, mais en tout cas, si c'était quoi que ce soit de métallique, je crois qu'à la douane, le détecteur l'aurait signalé. Pareil pour un produit que les chiens auraient pu renifler. Il me semble que ce sont des vêtements.

– Tu n'as jamais eu envie de regarder à l'intérieur ?

– Alors là, quand tu verras les destinataires, tu comprendras que ce n'est même pas la peine d'y penser. Mais je te trouve bien curieux ce matin...

– Qui est-ce qui les a mises dans l’avion ?

– Je crois que ce sont des voyageurs à qui l’on a proposé de réduire le coût de leur voyage, en échange du service. En tout cas, ce ne sont jamais les mêmes.

– On leur paye le billet pour qu’ils emportent les valises, c’est ça ?

– C’est sûrement quelque chose comme ça. Mais on dirait que ça t’intéresse drôlement, dis donc. C’est la tétine de souris qui te rend aussi curieux ? »

Iary ne répondit rien, ni n’esquissa le moindre sourire. C’était effectivement de la curiosité, ce qui n’était pas pour déplaire à Joseph : le garçon semblait ce matin-là prendre une assurance qu’il ne lui connaissait pas.

Une longue maison au toit de chaume s’étirait sur un sous-sol qui s’achevait de plain-pied sur une allée carrossable fortement incurvée. Deux portes de garage étaient ainsi discrètement accessibles depuis l’avenue. C’est là que la fourgonnette s’arrêta. Sur le clavier de son téléphone portable, Joseph appuya sur la touche de rappel et ne laissa sonner qu’une seule fois.

« Tiens, il faudra que je le remette à charger, il n’y a presque plus de batterie. »

Moins d’une minute plus tard, une des portes du garage bascula doucement, et il lui annonça :

« Voilà, tu peux descendre les deux valises, maintenant ! »

Iary s’exécuta sans délai, les faisant rouler de concert, chacune dans une main. Le garage à lui seul était bien plus vaste et plus luxueusement aménagé que ne l’était l’appartement de Joseph. Le sol était une savante mosaïque de



petits pavés de granit gris à la parisienne où le roulement se fit un peu plus sonore. Il y avait aussi une très belle voiture dont il ne put détourner le regard.

« C'est une Bentley Continental GT 2 012, elle est à vendre 172 000 €, si ça vous intéresse ! », leur dit un homme de stature athlétique en sortant de la pénombre, sans attendre de réponse bien entendu, tandis que l'éclairage augmentait à mesure que la porte se refermait, en douceur. Puis il ajouta :

« Vous êtes à l'heure, et même un peu en avance, c'est parfait. Posez les valises dans l'ascenseur. »

Le jeune homme allait de surprise en surprise : non seulement il n'avait jamais vu un quartier si huppé, ni une aussi belle demeure et encore moins une voiture pareille, mais il ne s'attendait guère à découvrir de surcroît une porte d'ascenseur et un coin salon dans le fond d'un garage de maison. Il déposa donc les valises dans l'ascenseur, comme venait de l'indiquer leur hôte, qui appuya aussitôt sur le bouton de l'étage. Il aperçut alors un étui maintenu en bandoulière sous son bras pour garder un pistolet, et aussi qu'ils ne pourraient ressortir que s'il leur ouvrait à nouveau. L'hôte au pistolet avait aussitôt proposé un café. Timidement, Iary avait donc imité Joseph, déjà assis au bord d'un fauteuil.

Le café leur fut servi dans la minute suivante et l'homme vint s'asseoir auprès d'eux. Il les interrogea sur la route et sur le temps qu'il faisait dehors, leur proposa de se rafraîchir aux toilettes qui étaient juste à côté de la porte de l'ascenseur. Le jeune homme saisit immédiatement l'occasion pour s'isoler et se remettre de ses émotions. Il enleva même son tee-shirt pour s'asperger d'eau fraîche, tant la situation avait accéléré son rythme cardiaque.

« Iary, c'est bon, on peut y aller ! » appela Joseph à peine quelques secondes plus tard. Il renfila son vêtement à la hâte, non mécontent de repartir très vite de cet endroit. La porte de garage était déjà en train de se rouvrir, et l'homme les salua chaleureusement. L'air frais sur son visage encore humide lui fit le plus grand bien. Il baissa encore la vitre, une fois assis dans le Trafic.

« Bon ! Il est huit heures, on a deux cent quarante kilomètres à faire et on doit être arrivés à dix heures et demie : c'est jouable. Tu as mis ton parachute ? »

Cette livraison particulière qui n'avait pris que quelques minutes avait autant impressionné Iary qu'elle semblait avoir mis Joseph de bonne humeur. Celui-ci avait démarré sans attendre et cherchait déjà une station-service.

« Tu peux refermer ta fenêtre, maintenant ? Il ne fait tout de même pas si chaud que ça ! »

Iary s'exécuta de mauvaise grâce.

« Eh ! qu'est-ce qu'il y a, maintenant ? C'est encore la tétine de souris ? J'espère que tu n'as rien avalé de mauvais, au moins... »

– Tu ne vas tout de même pas me répéter ça toute la journée ! Ne t'inquiète pas. Vas-y. Je crois que je vais essayer de dormir un peu.

– Ah, c'est beau d'être jeune ! Sans leurs huit heures de sommeil, il n'y a plus personne ! »

Il alluma la radio de l'autoroute qui faisait justement état de la circulation à l'approche de la capitale. Le temps qu'ils y arrivent, les encombrements se

seraient peut-être un peu résorbés, mais il ne faudrait pas traîner quand même. Bientôt arrivé à la pompe automatique d'un supermarché dont le prix du carburant semblait peu élevé, Joseph y fit le plein, puis s'arrêta à hauteur de la barrière de péage pour prendre son ticket. *Retour à la case départ*, se dit-il en le glissant dans le pare-soleil. L'enveloppe qu'il avait empochée pour la course était confortable, et son humeur en avait été embellie, si bien qu'un air du pays s'était invité furtivement entre ses lèvres. Cela parlait des feuilles qui tombent et ne reviennent plus sur les arbres, de l'avenir auquel il faut penser. Iary n'en ouvrit pas l'œil pour autant.